

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges VERGNAUD

La poésie catholique moderne

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1929, tome 28, p. 44-50

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

La Poésie Catholique Moderne

par l'Abbé Vergnaud

M. l'abbé Georges Vergnaud a bien voulu nous autoriser à publier de larges extraits de la Conférence qu'il donna, sous ce titre, à la Communauté et aux élèves le 3 février dernier.

Après un hommage de gratitude à M. le Chanoine Burquier qu'il connut il y a une quinzaine d'années à Leysin. l'aimable conférencier s'interroge :

Quels sont mes titres à vous entretenir de la poésie catholique ?... A répondre franchement, je n'en ai aucun, sauf celui d'ami des poètes, ami qui goûte profondément l'harmonieuse cadence du vers français où la rime — si souvent déplaisante aux oreilles étrangères et même à certaines oreilles françaises et qui semble monotone parce que trop souvent martelée par les débutants — vient, comme une douce musique, accompagner en sourdine la splendeur des sentiments et l'envol de la pensée. Certes, s'il suffisait d'être ému jusqu'au fond de l'âme par le verbe chantant des poètes, je pourrais parler d'eux sans trop les diminuer. Mais, n'est-ce pas attacher des lames de plomb aux ailes légères de leur muse que d'entrecouper de lourde prose le rythme aérien de leur gracieuse fantaisie ?...

Devant l'étendue du sujet annoncé, M. Vergnaud éprouve un autre scrupule... Il ne traitera donc pas, il ne parcourra même pas cet immense sujet, mais il groupera quelques brèves considérations sous deux chefs : d'une part, l'approfondissement du sens catholique chez les poètes modernes, d'autre part, leur aptitude à créer de vastes compositions.

I

Le trait dominant de notre poésie religieuse moderne est l'approfondissement du sens catholique.

Nos poètes chrétiens ne se contentent plus d'une vague religiosité : ils affirment leur croyance, toute leur croyance.

En face de cette génération présente, convaincue. M. Vergnaud fait le bilan d'une autre génération sous

l'aspect de la foi, en un jugement qui reconnaît toutes les puissances et qui accuse toutes les déficiences :

Remontez, par comparaison, aux grands romantiques du siècle dernier. Ils ont, certes, composé de magnifiques œuvres religieuses. Mais ni Lamartine, ni Hugo ne rendent un son absolument catholique. La splendeur verbale de leurs pièces ne suffit pas à cacher le caractère artificiel, surajouté, de leur sentiment chrétien. On sent bien que la foi a passé par leur âme, qu'elle l'a emplie peut-être au matin de la vie, mais on éprouve tout aussi nettement qu'elle a cessé de l'alimenter de son souffle, de la gonfler de ses puissances : ils vivent « du parfum d'un vase vide ». Et si leurs poésies célèbrent encore Dieu et son Christ en des accents d'un lyrisme splendide, il leur manque la plénitude du sens catholique. De là, dans la puissante symphonie de ce lyrisme, un je ne sais quoi d'incomplet, d'inachevé, quand ce n'est pas une note discordante qui détonne pour une âme chrétienne.

Or, c'est un fait à remarquer, la plupart des grands poètes de notre époque ont suivi la marche contraire. Ils appartiennent à une génération qui a reconquis sa foi, ou, quand elle ne l'avait pas perdue, s'est trouvée contrainte de la défendre de haute lutte en la retrepant à sa source.

De cette lutte « d'une âme qui se refuse d'abord, obstinément, à la Vérité, mais que Dieu finit par reprendre », le conférencier découvre d'émouvants témoignages.

Voyez-en un exemple dans les superbes *Vers d'exil* de PAUL CLAUDEL, que l'on peut comparer au chef-d'œuvre de Verlaine : *Mon Dieu m'a dit*, et dont certains passages s'apparentent mieux encore à la *Poursuite du ciel* — *The hound of heaven* — du puissant poète anglais, le catholique Francis Thompson...

Et d'abord cette glose de la parabole des talents :

*Reprenez le talent que vous m'avez donné ;
Le banquier n'en veut point : ceci n'a cours ni change,
J'ai porté, j'ai montré partout ce sicle étrange,
Nul marchand ne l'honore et rien ne lui est né.*

*Nul n'en a reconnu la marque et la matière,
Moi, je sais seulement qu'il est lourd dans ma main,
Je ne l'ai point gâté, quand vous viendrez demain
Je vous rapporterai la pièce tout entière.*

*Je suis le laboureur sur des sillons arides
Du travail de mes mains, rien ne m'est revenu.
Si vous redemandez vos arrhes, je suis nu,
Si vous cherchez ce que j'ai fait, mes mains sont vides.*

Mais Dieu réclame davantage de son serviteur et le poète dit ailleurs :

*L'inexorable amour me tient par les cheveux,
Puisque je suis à toi, découvre-moi ta face,
Puisque tu tiens mes mains, que veux-tu que je fasse ?
Toi qui m'as appelé, dis-moi ce que tu veux ?*

*Tout est désert devant ta lumière qui monte !
Et je porte à mon front, témoignage vermeil,
Comme un homme debout en face du soleil,
La rougeur de l'amour et celle de la honte.*

Au risque d'encourir l'anathème des claudéliens et des péguystes, l'orateur adresse ici à leurs maîtres une remarque qui réjouira les classiques. Il dit avec franchise :

Quand on voit Claudel employer avec une telle maîtrise notre vers classique, peut-on ne pas regretter sa prédilection pour le verset de coupe inégale, genre artificiel et d'un rythme absolument choquant à une oreille française ?

M. Vergnaud ne craint pas d'être même sévère pour Péguy et

... ses répétitions, ses rabâchages qui lassent les plus indulgents ; sa prétention de vouloir, en vers comme en prose, livrer, sous le fallacieux prétexte de lui conserver la spontanéité de son jaillissement, sa pensée à l'état brut, telle qu'elle sort de son cerveau, sans se donner la peine de la décanter, de la clarifier, de l'émonder, de la polir par un travail persévérant ;

pour Claudel et

... son écriture anormale en versets de coupe irrégulière et arbitraire, l'obstination de quelques-uns de ces hauts représentants de se rendre complètement inintelligibles au grand public et de fatiguer même les lettrés.

L'abbé accuse même « cette obstination de quelques-uns de ses hauts représentants » comme « l'un des grands obstacles au rayonnement de la poésie catholique moderne ».

Puis il reprend son fil :

Notre génération, obligée de défendre sa foi ou de la reconquérir, a dû creuser la doctrine et se pénétrer de sa sève. Plus d'un, parmi les poètes, songeant à la foule des systèmes hostiles

qui se disputèrent, jadis, leur âme guerroyée, pourrait répéter avec PEGUY :

*On nous en a tant dit, ô reine des apôtres,
Nous n'avons plus de goût pour la péroration...*

Cependant, sur les hauteurs de la foi retrouvée, les difficultés anciennes s'estompent et s'effacent, les lignes enchevêtrées du monde s'ordonnent et prennent figure. Le problème du mal, lui-même, cette pierre d'achoppement de tant de consciences, ce scandale de tant d'esprits, trouve sa solution, au sein du christianisme, dans l'obscur clarté qui tombe de la croix.

L'âme chrétienne sait que tout doit se réparer, se refaire, se retrouver, se purifier au sein de la Justice éternelle. Aussi, ne demande-t-elle pas à la Volonté toujours sage qui gouverne nos destinées de changer les lois du monde : elle accepte que tout s'écoule et que la vie humaine n'ait qu'un printemps. Sûre de la promesse de redressement, de rectification, que le Christ a si admirablement exprimée dans la parabole du bon grain et de l'ivraie, elle ne se révolte pas, elle souffre avec confiance, avec amour, ces lois qui dépassent l'humaine sagesse et quelquefois déconcertent, et elle dit avec PEGUY :

*Nous ne demandons pas que le grain, sous la meule,
Soit jamais replacé dans le cœur de l'épi,
Nous ne demandons pas que l'âme errante et seule
Soit jamais reposée en un jardin fleuri.*

*Nous ne demandons pas que la grappe écrasée
Soit jamais replacée au fronton de la treille
Et que le lourd frelon et que la jeune abeille
Y revienne jamais se gorgier de rosée.*

*Nous ne demandons pas que la rose vermeille
Soit jamais replacée aux cerceaux du rosier
Et que le paneton et la lourde corbeille
Retourne vers le fleuve et redevienne osier.*

*Nous ne demandons pas que le rameau broyé
Reverdisse jamais au livre de la grâce, •
Et que le lourd surgeon et que la jeune race
Rejaillisse jamais de l'arbre foudroyé.*

*Régente de la mer et de l'illustre port,
Nous ne demandons rien dans ces amendements
Reine, que de garder sous vos commandements
Une fidélité plus forte que la mort...*

« Cette haute et généreuse acceptation de la destinée », M. Vergnaud nous la montre bien appuyée sur le dogme remplacé par les modernes à la base, comme le fondement du sentiment religieux.

Le dogme, nous le sentons sous-jacent à la vision d'une nature spiritualisée que nous livrent les poèmes de Francis James, de Mercier, de tant d'autres. Nous le constatons dans la conception du rôle et de la personne du Christ. Le Christ que chantent nos poètes n'est plus le Jésus « des tristes années quatre-vingt », attaqué de toutes parts dans sa personne divine, le Christ miné par une exégèse anti-chrétienne dont Renan fut le maître de chœur.

M. Vergnaud rappelle « le fantôme céleste des pèlerins d'Emmaüs », chanté par JEAN AICARD, dans un cri plein d'angoisse magnifique :

*Le ciel est vide et noir et c'est la fin des jours
Mais un spectre divin marche encor dans nos routes
Avec sa forme humaine au sens mystérieux,
Nos chemins effacés s'éclairent de ses yeux
Et sa blancheur nous guide à travers tous nos doutes.*

*Ah, puisque la nuit monte au ciel ensanglanté
Reste avec nous, Seigneur, ne nous quitte plus, reste,
Soutiens notre chair, faible, ô fantôme céleste,
Sur tout notre néant, seule réalité.*

*Les valons sont comblés par l'ombre des grands monts,
Le siècle va finir dans une angoisse immense
Nous avons peur et froid dans la mort qui commence,
Reste avec nous, Seigneur, parce que nous t'aimons.*

Le Christ est plus, maintenant, qu'un fantôme. « Il est resté », et la contr'offensive catholique — dont le livre récent du regretté Père de Grandmaison résume le labeur acharné d'un demi-siècle —, l'a bien défendu.

Il nous apparaît, maintenant, à tous les horizons de notre vie intellectuelle, non plus dans la lumière décroissante des soirs, mais nimbé de la pleine clarté du grand soleil de l'histoire.

Il est célébré par nos poètes dans sa majesté divine, dans ses fonctions, de Seigneur et de Juge, dans sa pérennité eucharistique en d'inoubliables accents.

Le conférencier, ici, détache de « la phalange des chantes du divin Maître », un poète « au souffle large et pur, au lyrisme vibrant, à la facture souple et forte », « un poète que d'aucuns considèrent comme le plus grand des poètes vivants », mais « un modeste aussi, attaché à sa province, et qui ne fournit pas sa quote-part de brigues et d'intrigues » pour entrer à l'Académie, Louis Mercier. Pourtant, M. Vergnaud déplore chez lui une négligence des rimes qui dépare sa trame : celle-ci serait parfaite sans ce défaut.

Pour illustrer encore « cette plénitude du sens chrétien de nos poètes », M. Vergnaud nous dit :

Lisez — pourvu que les versets claudéliens ou les rabâchages péguystes ne vous rebutent pas trop — lisez le passage sur la *Sainte Face* de Claudel ; le récit, très familier mais gonflé de forte sève chrétienne, de la Passion dans le *Mystère de Jeanne d'Arc* de Péguy ; voyez le Christ majestueux dans son rôle de Juge dans l'*Eve* de Péguy...

Mais, « parce que tout le dogme nous est cher, Jésus est aimé dans sa Mère » :

Quels beaux poèmes, Péguy, le pèlerin de Chartres, lui a consacré !... Comme il a magnifiquement déroulé, dans ses *Tapisseries de Notre-Dame*, le merveilleux tissu des saintes mélodies !... *La Présentation de la Beauce à N.-D. de Chartres*, restera, malgré quelques longueurs, l'une des pages maîtresses de notre littérature.

Il faudrait citer quelques-unes de ces strophes dont les dernières sont poignantes, mais puisqu'il doit se borner le conférencier préfère donner un exemple de la manière de LOUIS MERCIER, « ce beau poète, moins puissant, mais infiniment moins touffu et moins contestable que Péguy » :

ASSOMPTION

Oculos ad nos converte...

*Vierge, souvenez-vous de l'instant où vos yeux
Ont vu la pauvre étoile humaine disparaître !
— Vous aviez dépassé les confins de nos cieux ;
Vous abordiez l'éther sans être.*

*Les astres sous vos pieds semaient des roses d'or ;
A se sentir plus près des hauteurs éternelles,
Les anges dont le vol secondait votre essor
Battaient plus largement des ailes !*

*Comme elle apparaissait pâle et triste, là-bas,
La lueur de la terre au fond de l'étendue !...
Cependant, vos regards ne se détournaient pas
De cette planète perdue.*

*C'était le monde où l'homme naît, où l'homme meurt !
Vous aviez vécu là, parmi ceux qui respirent,
Vous aviez partagé leurs travaux et leurs pleurs,
Leurs tendresses et leurs sourires.*

*Là, vous aviez porté Jésus dans votre sein.
Nazareth, la maison, toutes les choses chères
Que le ciel ne saurait ôter d'un cœur humain,
Avaient tenu sur cette terre !*

*Et Voici, qu'oubliant un instant les splendeurs
Du trône que l'Epoux a dressé pour vos charmes,
Vous avez salué le pays des douleurs
De la dernière de vos larmes !*

*— Mère, souvenez-vous de ce suprême adieu ;
Des sommets de la gloire où vous siégez, ô Reine,
Abaissez quelques fois la pitié de vos yeux
Sur notre pauvre étoile humaine !*